

## CHAPITRE 1

---

# Les composantes de l'activité économique : tendances, cycles et chaos

L'évolution des économies modernes se présente comme un fleuve puissant charriant un ensemble d'éléments disparates mais intimement imbriqués. Pendant longtemps les hommes incapables de la comprendre ont cru, ou voulu croire qu'elle était l'œuvre d'une Divine Providence aussi impérieuse qu'impénétrable. La tâche que se sont assignée historiens et économistes est, au contraire, d'en décrire le cours et d'en définir les lois.

Cette tâche ambitieuse passe par la décomposition de ces mouvements, car pour comprendre, encore plus que pour régner, il faut diviser.

Dans le magma que représente l'évolution économique globale on distingue traditionnellement trois composantes : la tendance longue, la composante cyclique et une composante aléatoire.

### 1. Les tendances à long terme

#### A. Le *trend*

L'utilisation du concept de *trend*, ou de tendance, est commune et parfaitement banalisée dans l'étude de l'évolution des grandeurs économiques. Obtenu par des méthodes statistiques simples (régression linéaire, moindres carrés, moyenne mobile), le *trend* a une double utilité : Il permet d'abord de dégager le sens des évo-

lutions longues et de faire apparaître d'éventuelles ruptures de tendance qui sans cela risqueraient de rester imperceptibles. Il donne donc tout son sens à la notion de cycle elle-même. Un cycle qui ne peut être perçu que par rapport à un *trend*.

L'utilité pratique d'une telle décomposition ne fait aucun doute. Remarquons toutefois que théoriquement, beaucoup de doutes sont surgis récemment sur la légitimité d'une telle démarche. La prise en compte de la dynamique aléatoire (théorie du chaos) montre en effet que la séparation *trend/cycle* n'était pas toujours légitime. Les travaux de Nelson et Plosser (*Trend and Random walks in Macroeconomic Time Series*, 1982) ont montré que l'on pouvait distinguer deux types de tendances : une tendance dite déterministe, fonction linéaire du temps, obtenue par les méthodes traditionnelles et le lissage des données, et une tendance dite « stochastique », fondée sur des phénomènes aléatoires. Ces deux tendances ne réagissent pas de la même manière face à un choc exogène, un accident extérieur. La première méthode donnera une tendance revenant, après le choc, sur sa pente initiale. Le choc est donc bel et bien « extrait » de la tendance. L'hypothèse de la tendance stochastique donne un tout autre résultat : cette fois le choc est tout simplement « intégré » à la tendance qui s'en trouve donc durablement déviée. Dans ce cas-là, la distinction entre la tendance dont les lois seraient celles de la croissance, et les cycles ayant des lois propres, n'aurait plus de sens. C'est cette voie que l'école des « Cycles Réels » (*Real Business Cycles*) a ouverte. Si les recherches actuelles confirment les premières intuitions, c'est toute notre perception de l'évolution économique qu'il faudrait revoir.

## B. Le sens des tendances longues

Si le dégagement d'une tendance, malgré les doutes récents dont on l'accompagne, ne pose guère de problèmes, il en va tout autrement lorsque l'on passe d'un point de vue statistique à un point de vue historique. La réflexion sur des périodes assez courtes pour être homogènes, est relativement aisée. Si, au contraire, pour le besoin d'une vérification « longue », on déborde vers le passé la période la plus récente ; des problèmes cruciaux se posent. Tout d'abord celui du matériau statistique. Les systèmes modernes de comptabilité nationale n'existent de manière complète et satisfaisante que depuis la Seconde Guerre mondiale. Pour une bonne partie du XX<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle nous ne disposons que de séries incomplètes et ne portant que sur quelques grandeurs très tôt mesurées (prix, échanges). Nous manquons, par exemple de cette grandeur essentielle qu'est la production globale (PNB) pour presque tous les pays au XIX<sup>e</sup> siècle. Pour les périodes précédentes c'est quasiment le vide. Au-delà du doute statistique un questionnement, autrement plus important, se pose : celui du *sens* des évolutions longues. Une erreur grossière est souvent commise, qui consiste à extrapoler le passé à partir du présent ou, ce qui est aussi grave, à partir d'un exemple mieux connu (pour ne pas dire « dominant »). Cette démarche

condamnable est celle qu'a utilisée l'auteur d'une des analyses les plus connues de la production économique. Dans *Les Étapes de la croissance économique*, W.W. Rostow énonce les fameux stades de la croissance (Société traditionnelle, Préparation au take-off, take-off, marche vers la maturité, société de consommation de masse), comme une sorte de processus linéaire unique et incontournable. Or, si ce schéma est peut-être pédagogiquement utile, il n'en est pas moins historiquement parfaitement fallacieux. Le processus décrit est celui de l'Angleterre et d'aucun autre pays. La France, par exemple, n'a pas eu de take-off au sens de Rostow. Ou elle en a eu plusieurs. Probablement le développement de la France a-t-il tout simplement été différent de celui de l'Angleterre, avec, par exemple, un exode rural qui s'est produit pratiquement un siècle plus tard. Que dire du développement volontariste de la Russie ou du Japon ? Le schéma n'a, dans ces cas non plus, qu'un intérêt relatif. Tout comme pour la totalité des pays du Tiers-Monde auxquels on a imposé ce schéma monolithique avant qu'Arthur Lewis n'en montre l'inadéquation fondamentale aux économies sous-développées. La simplification extrême rend le schéma de Rostow inopérant. Ainsi sera-t-on étonné de découvrir que l'Inde d'avant la colonisation avait une industrie textile bien plus florissante que celle de la Grande-Bretagne. Là où les intuitions et les généralisations des économistes laissent à désirer, il faut se tourner vers les historiens. En ce qui concerne la longue période, l'école des Annales (Bloch, Le Roy Ladurie et surtout Braudel) a dressé un cadre de réflexion qu'il convient de garder en mémoire. La lame de fond de l'histoire moderne concerne la mise en place de l'économie marchande qui s'est faite progressivement depuis le XV<sup>e</sup> siècle. L'extension du marché, qui est seulement en train de s'achever à l'heure actuelle, s'est faite par une lente œuvre de décloisonnement de mondes jusqu'alors clos, refermés sur eux-mêmes. Dans cette extension à la planète du système marchand, qui a généré la Révolution industrielle, deux types de mouvements doivent être distingués :

a. Les tendances irréversibles : ce sont les mouvements lourds que l'évolution économique et sociale ne peut contrer que ponctuellement. Il s'agit de mouvements quantitatifs (augmentation de la population, augmentation de la production) et structurels (urbanisation). Mais on peut considérer comme irréversibles des mouvements qualitatifs comme l'extension de modèles culturels européens (matérialisme, hédonisme, individualisme, démocratie, mais aussi... socialisme).

b. Les mouvements réversibles : il s'agit de mouvements récurrents d'expansion et de déclin comme l'évolution des prix, de l'emploi, des sources d'énergie et des productions dominantes. On peut considérer comme réversibles également les phénomènes de domination politique.

Ces deux types d'évolution étant identifiés, une attention toute particulière doit être accordée à leurs interrelations. C'est dans leur dialectique complexe que réside souvent le secret de l'évolution économique.

## 2. Les cycles économiques

Comme toute activité humaine l'économie est rythmée par des cycles. Cette évidence demande toutefois quelques éclaircissements tant au niveau sémantique qu'au niveau méthodologique. Le concept de « cycle » est tellement ancré dans le langage courant et son utilisation si intensive dans les sciences économiques que toute légèreté à son égard serait coupable. *Ne pas nommer les choses correctement ajoute au malheur du monde* disait Camus, c'est particulièrement vrai dans le cas du « cycle ».

On peut définir le cycle comme un « mouvement alternatif caractérisé par une amplitude et une régularité constantes ». Si cette définition s'applique parfaitement aux phénomènes physiques il est évident qu'en économie il existe bien peu de variables à périodicité et à amplitude vraiment constantes. On pourrait éventuellement ranger dans cette catégorie les cycles quotidiens (la journée de travail), hebdomadaires (les départs en week-end) ou saisonniers (les fameuses « variations saisonnières ») mais il est évident que ces mouvements sont d'autant plus inintéressants qu'ils sont *vraiment* cycliques. Leur sort est d'être impitoyablement éliminés. Toute statistique économique n'est utilisable que sous la forme CVS (Corrigée des variations saisonnières).

Le terme de « phénomène récurrent » (ou de « récurrence ») serait plus approprié mais d'une utilisation moins aisée. Certains économistes préfèrent parler de « vagues » (*Waves*) pour écarter l'idée de trop forte régularité qui est contenue dans la notion de cycle. Plions-nous à l'usage et utilisons le terme consacré.

Il convient de distinguer deux types de cycles : ceux qui touchent des secteurs particuliers de l'économie (*sectoriels*) et ceux qui concernent l'ensemble des activités économiques.

Les premiers sont particulièrement sensibles dans les activités agricoles : cycle du coton (2 ans), cycle du bétail (de 5 à 17 ans selon les pays), cycle du café (16 ans). Le plus connu est le fameux « cycle du porc », ou cycle Hanau. En dehors du domaine agricole, il existe de cycles sectoriels importants comme le cycle du bâtiment, analysé notamment par Hansen et Beveridge. Particulièrement sensible dans les économies anglo-saxonnes, il a une durée plus longue en Grande-Bretagne (20-22 ans) qu'aux États-Unis (17-18 ans).

Ces cycles sectoriels n'ont d'importance qu'en tant qu'éléments constitutifs de cycles généraux, même s'il semble risqué de penser (comme Pearson) que ces derniers ne sont que la somme de tous les cycles particuliers. Si leur dynamique interne ne pose guère de problèmes il est évident que leurs interférences peuvent être un des éléments d'un déséquilibre général. Il ne faut pas sous-estimer en effet le rôle que peut jouer le synchronisme accidentel de ces phénomènes sectoriels. En ce qui concerne les cycles généraux (ou *Business Cycles* pour les Anglo-Saxons) nous pouvons retenir la définition de Burns et Mitchell :

« Les cycles des affaires sont un type de fluctuation que l'on trouve dans l'activité économique *agrégée* des pays qui organisent leur production au moyen d'entreprises d'affaires (comprenez *privées*) : un cycle est composé d'expansions se produisant en même temps dans de nombreuses activités économiques, suivies de récessions similaires, de contraction et de reprise qui se fondent dans la phase d'expansion du prochain cycle. Cette suite de changements est récurrente mais non périodique ; la durée des cycles varie de plus d'un an à 10 ou 12 ans ; ils ne sont pas divisibles en cycles plus courts de même allure et d'amplitude similaire. »

## A. Problèmes de méthode

La prise en compte du cycle pose un problème méthodologique fondamental. Il apparaît impossible à la plupart des économistes de séparer la perception du cycle et son explication. *L'étude de la dynamique économique consiste à construire systématiquement le cycle pour l'expliquer* (H. Guitton). On doit donc construire pour expliquer, et expliquer pour construire. La démarche se doit d'être empirique et théorique à la fois. Mettre à jour un cycle c'est déjà l'expliquer.

*La connaissance de l'effet dépend de la connaissance de la cause et l'enveloppe* comme disait Spinoza.

Cette remarque pourrait être une simple précaution pédagogique mais elle assume une importance capitale lorsque l'on veut « construire » un cycle. On a, par exemple, durement reproché à Burns et Mitchell, dont les travaux sont à la base des méthodes d'investigation du NBER, d'avoir mis au point un « système de mesure sans théorie ». La tendance théorique actuelle, qui essaye d'intégrer les phénomènes aléatoires dans des modèles de cycles, pose de ce point de vue d'immenses problèmes de logique.

## B. L'analyse du cycle

Au-delà de l'explication globale l'analyse du cycle doit prendre en compte sa durée, son amplitude et sa morphologie.

## 1. La durée

On distingue généralement trois types de cycles selon la durée. Cette distinction est surtout due à Joseph Schumpeter dont l'ouvrage essentiel « Business Cycles » de 1939 peut être considéré comme la base du savoir économique dans ce domaine.

### *a. Le cycle court ou cycle Kitchin*

D'une durée moyenne d'environ 40 mois, il résulte de l'observation statistique de la période 1807-1937 aux États-Unis où apparaissent 37 cycles (selon Hansen, durée 3,5 ans).

Le National Bureau of Economic Research (NBER) dans l'établissement de son cycle de référence a établi 26 oscillations sur la période 1854-1958 d'une durée comprise entre 3 et 4 ans. Ce cycle est considéré aux États-Unis comme le mouvement conjoncturel fondamental. Il n'apparaît pas clairement en revanche dans l'histoire des économies européennes.

### *b. Le cycle majeur ou cycle Juglar (Business Cycle pour les Anglo-Saxons)*

Mis au point par le français Clément Juglar vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, peut être considéré comme « l'ancêtre » des représentations cycliques de l'évolution économique. Juglar a été en effet le premier à réfléchir sur de véritables séries statistiques, portant essentiellement sur les prix, et à concevoir la crise comme un moment de cycles récurrents.

Bien vérifié dans l'histoire européenne du XIX<sup>e</sup> siècle, ce cycle a une durée moyenne de 8,5 ans (13 phases de 1825 à 1938 ou 17 phases de 1795 à 1937 aux États-Unis selon Hansen). Considéré comme le mouvement central par bon nombre d'économistes, il a été défini « Cycle Majeur » par Alvin Hansen avant que Schumpeter ne le nomme définitivement par le nom de son découvreur.

Ce cycle a été quelque peu contredit ou masqué par l'évolution économique de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui, animée par une très forte croissance, laisse apparaître des fluctuations plus courtes, proches du cycle Kitchin.

### *c. Le cycle long ou cycle Kondratieff*

Analysé par l'économiste soviétique N.D. Kondratieff en 1922 ce cycle a été véritablement popularisé par Schumpeter qui l'a littéralement « réinventé » pour en faire le support de sa théorie de l'innovation.

D'une durée globale approximative de 50-60 ans il comprend une phase dite « A » d'expansion et une phase dite « B » de dépression (selon Imbert).

Fondé essentiellement sur l'observation du mouvement des prix au XIX<sup>e</sup> siècle, ce cycle établit une liaison entre l'expansion et la hausse des prix, et entre la récession et la baisse de ceux-ci. S'il a pu être prolongé jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et intégrer ainsi la grande dépression des années 1930, ce cycle a bien du mal à rendre compte de la crise des années 1970-1980 caractérisée par une forte inflation. Sans parler des crises plus récentes. Pourtant bon nombre d'économistes l'ont réhabilité, ce qui provoque toujours une vive polémique.

Comme on l'aura compris, rien dans cette classification n'est incontestable. Si pour les cycles longs le débat porte tout simplement sur leur existence réelle dans l'absolu, pour les deux autres le problème vient de leurs manifestations nettement différenciées par pays et par périodes : ainsi le Juglar est plutôt un cycle *européen* du *XIX<sup>e</sup> siècle*, Kitchin un cycle *américain* du *XX<sup>e</sup>*. Certains économistes soulignent l'existence d'un cycle « Kusnets » (Abramovitz) comprenant deux Juglars et caractérisé par de phénomènes de rattrapage entre pays et par les flux migratoires. Kusnets lui-même refuse de considérer sa découverte comme un véritable cycle et parle de « mouvements séculaires secondaires ». Dans ce domaine aussi la polémique est de mise...

*Conclusion : la tentation du cycle universel*

Si on résume les différents types de cycle en fonction de leur durée on obtient une progression proche d'une progression géométrique.

CYCLES ÉCONOMIQUES	DURÉE-PROGRESSION GÉOMÉTRIQUE	
Variations saisonnières	1	1
Cycle agricole	2	2
Cycle Kitchin	3,5	4
Cycle Juglar	8,5	8
Cycle du bâtiment	18	16
Cycle Kusnets	15-25	32
Cycle Kondratieff	50-60	64

D'aucuns n'ont pas résisté à la tentation d'une généralisation des rythmes cycliques sur la base d'une croissance géométrique.

Tel est le cas de J. Akerman (*Structures et cycles économiques*, 1955) qui considère qu'au prix de quelques « approximations » le mouvement de chaque période pourrait être le résultat de deux sous périodes de durée deux fois plus courte. En prolongeant la progression (128, 256) on peut imaginer des « Hyper-cycles » supra-séculaires de l'ordre de 150 ans. H. Guitton cite l'hypothèse de J. Chevalier

(*Les Rythmes du monde économique*, 1947) qui imagine un cycle marqué par l'alternance de périodes de « libéralisme » et de « dirigisme » de quelque 150 ans de durée chacune. « 150 ans de libéralisme ont mené à l'économie dirigée aussi sûrement que 150 ans de régime autoritaire de Richelieu à la Révolution avaient ramené l'économie libérale ».

Il est évident que des démarches semblables ne sont significatives que d'une chose : le vertige de rationalisation forcée du temps économique qui est une tentation constante et dangereuse.

## 2. Amplitude et morphologie du cycle

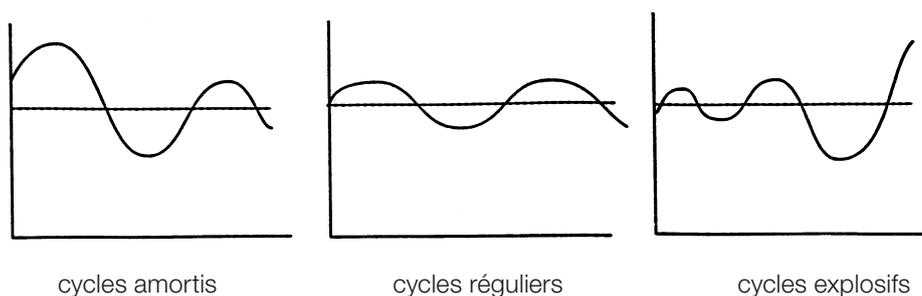
L'amplitude du cycle est, au-delà de sa durée, un élément essentiel de sa nature et de son impact. On peut distinguer trois types de mouvements cycliques :

*a* — Les cycles amortis : il s'agit de mouvements alternatifs d'amplitude décroissante : l'impulsion initiale tend à s'amortir dans le temps ; le mouvement est convergent vers le *trend*, l'économie tend à se stabiliser. Certains économistes (Frisch) considèrent que l'intensité et l'amplitude du choc sont liées à des phénomènes exogènes alors que la durée et l'amortissement du cycle sont déterminés par le fonctionnement propre de l'économie.

*b* — Les cycles explosifs : mouvements alternatifs d'amplitude croissante. Ici les oscillations ont tendance à s'amplifier ; le mouvement est divergent par rapport au *trend*. Les crises les plus violentes s'inscrivent dans ce type de cycle, c'est le cas particulièrement des crises de nature financière ou monétaire.

*c* — Les cycles réguliers. L'amplitude est constante. Dans ce cas on a soit des mouvements auto-entretenus soit une répétition de chocs exogènes ou aléatoires relançant un mouvement qui pourrait être, en leur absence, convergent.

Figures 1-2-3



En ce qui concerne la morphologie du cycle, on distingue généralement trois configurations :